

Ils ont tiré au sort, et puis après ?

« Si j'étais homme politique, je ne dormirais pas bien. » Cette phrase, que l'on attribuerait volontiers à un Gérard Lenormand désabusé, figure dans la conclusion de l'essai de David Van Reybrouck, *Contre les élections*. Un titre fort, sans ambiguïté, mordant comme doit l'être celui d'un pamphlet. Sauf qu'ici, ce n'est pas à une vigoureuse charge polémique que nous assistons, mais à un vibrant plaidoyer citoyeniste, prononcé par un sage sujet de l'Empire du Bien doublé d'un *addict* à la démocratie, dans ce qu'elle a de plus mou du bide et de faussement réenchanteur.

À quoi reconnaît-on le démocratomane ? À sa propension à se travestir en trublion révolutionnaire, en chien fou déboulant dans le jeu de quilles, en grain de sable irréductible immiscé dans les rouages du système, en crachat lancé courageusement à la gueule des tyrannies ; alors qu'il n'est en réalité que pâle réformiste, toutou haletant juste bon à garder le troupeau « *grupier* », huile de coude pour les bras des contremaîtres, postillon invisible chu sur un ourlet.

Archéologue de formation, spécialiste en histoire culturelle, Van Reybrouck est en outre, selon ce qu'il se dit partout, un romancier de talent, primé notamment pour sa somme *Congo*, ainsi que l'auteur d'autres titres systématiquement encensés par la critique. *Contre les élections* n'échappera pas à cette règle qui veut que le succès attire le succès. Car il est dit que l'écrivain qui se penche sur les destinées de la *Polis* en dénudant ses craintes, ses doutes, ses espoirs aussi, est voué à être pleinement adoué parmi les consciences majuscules de son siècle.

Or, au mauvais élève – « mauvais » parce que parfaitement émancipé, lui, même des diktats intellectuels de la démocratie –, *Contre les élections* apparaîtra comme le livre de trop. Cette prétendue démonstration implacable n'est qu'un ressassement de prêcheur qui se mue volontiers en petit donneur de leçons. Sa thèse tient en quelques lignes : « Nous sommes en train de détruire notre démocratie en la limitant aux élections, et ce, alors que ces mêmes élections n'ont jamais été conçues comme

un instrument démocratique [...] Le tirage au sort, procédure historiquement beaucoup plus démocratique, pourrait être réintroduit de nos jours. »

En effet, d'après Van Reybrouck, l'apathie et la méfiance dont les électeurs font montre lorsqu'il s'agit d'exercer leur droit de vote, si chèrement et durement conquis au fil de l'histoire, apportent la preuve que la démocratie est malade, sinon moribonde. Cette agonie serait imputable aux élections, survivance d'un temps où cet exécrable moyen de choix des représentants ne concernait que les classes aisées ; moment symbolique désormais vidé de toute portée réellement opérative et qui favorise la corruption, le népotisme, l'immobilisme, soit tous les éléments nocifs à « la moins pire des formes de gouvernement », selon l'expression imputée à Churchill. Van Reybrouck se demande du coup pourquoi l'on n'appliquerait pas au scrutin le fonctionnement qui a fait ses preuves dans le domaine judiciaire, quand vient l'heure de constituer un jury populaire et indépendant : le tirage au sort.

Sautons ses références (qui vont de l'incontournable Aristote à l'obscur Bouricius) ainsi que les schémas et les grilles d'analyse qui transforment ce *digest* soi-disant pour tous en indigeste *memorandum* à peine accessible aux diplômés de Sciences-po'. Il n'en ressort qu'une conclusion : l'urgence de passer à autre chose, soit à un système bireprésentatif, composé d'éléments issus du fameux tirage qui viendraient pondérer, évaluer, infléchir les décisions des élus « à l'ancienne mode »¹.

Une remarque importante, avant toute critique générale : Van Reybrouck s'exprime depuis l'un des derniers pays au monde où les élections demeurent obligatoires – une procédure contraignante, réprimée à coup d'amendes ou de poursuites judiciaires quand elle n'est pas respectée, et qui ne règle en rien la démotivation intime des votants ni ne garantit leur responsabilisation citoyenne. N'est-ce pas dès lors *cette aberration nationale-là* qu'il se serait agi d'interroger, avant de prétendre repenser de fond en comble le système démocratique ?

Le petit ouvrage sera en tout cas plébiscité par celles et ceux qui pensent encore qu'être sondé, c'est être écouté. Et qu'être écouté, c'est avoir voix au chapitre. Et que s'exprimer, c'est agir. Mieux : c'est exister. Il en pleut, des « investis » et des

¹ Il ne faut pas rire non plus : Van Reybrouck sait qu'il n'aurait aucun crédit s'il prônait un aléatoire absolu dans le choix des représentants politiques, il adopte dès lors la position du célèbre compromis à la belge, si sage, flexible et accommodante.

« concernés » de cette eau-là. Le système idéal pour ces experts polymorphes ? Une vie menée au rythme d'un référendum permanent, les pieds sur la table du salon, l'ordinateur portable sur les cuisses. Via ces formidables instruments de communication sainement égalitaires que sont les réseaux sociaux, il suffit pour se sentir participatif au grand jeu démocratique d'échanger des points de vue en direct avec des responsables politiques, de pétitionner à tout bout de clic quitte à se choper la tendinite du *geek*, de « liker » ou « disliker » l'énergie éolienne, la cantine halal, les mesures budgétaires pour protéger l'exception culturelle, le mariage des homos, les expulsions des Roms, la pénalisation des injures sexistes, la taille maximale des poissons à pêcher en eau douce, l'euthanasie pour les enfants à haut potentiel, l'interdiction de la position du missionnaire, la création d'un Ministère des call-center...

Se lever pour aller voter un dimanche ou deux par an, selon Van Reybrouck, c'est sans conteste une corvée passéiste, une ringardise pour jeanfoudre, un truc inutile qui pue l'isoloir ranci, vulgaire comme une pointe de crayon rouge à mine grasse. Sur ce point, on ne va pas lui donner tort. Le problème, c'est que notre ami du Nord déborde d'inventivité pour rendre cette morne formalité plus efficace, plus *fun* aussi. Il se propose dès lors comme volontaire pour se faire tirer au sort et imposer ses vues dans le forum exponentiel qu'est devenu ce monde interconnecté. À la dictature de la majorité, il préfère celle du quidam. Voilà un beau projet qui, comme toutes les idées révolutionnaires, n'a absolument rien de neuf. Il circule en effet depuis longtemps dans des *think tanks* ou chez des politiciens de toutes obédiences (cela va des populistes aux gauchistes, en passant par les libéraux). À croire qu'il fallait stipendier un nègre de l'écriture pour faire passer le message auprès de la masse, afin de torcher un petit bouquin simple, à mettre entre les mains de tout le monde, en premier lieu du jeune public, comme le préconisent maints chroniqueurs de certaine émission littéraire.

Ne parlons pas de grande manipulation – bien que l'on ait un peu de mal à croire que tout cet arsenal rhétorique soit sorti miraculeusement du chapeau melon d'un Belge. Mais il y a indéniablement dans l'irruption de ce texte de vulgarisation une manœuvre médiatique et idéologique de grande envergure afin de préparer l'opinion à un changement. Un discours tout cuit, martelé par un intello reconnu, dans un

bouquin annoncé comme un futur best-seller, s'exprimant de surcroît depuis le berceau du constitutionnalisme, et le tour est joué.

Le qualifier de naïf ou d'idéaliste flatterait Van Reybrouck, ou en tout cas lui serait utile, car passer pour l'utopiste de service relève sans doute de la fonction qui lui a été assignée. Mais que ne lui a-t-on quand même fait remarquer, à la faveur de la présente traduction en français de son opuscule par exemple, que l'angélisme qu'il distille confine souvent à la plus risible (et périlleuse) gaucherie. Ainsi, pour seul exemple, cette assertion terrassante : « [...] personne ne peut nier que les élections, au fil de ces deux derniers siècles, ont particulièrement bien fonctionné. » Ah, ça, c'est indéniable, il en est même de nombreux qui pensent que celles du millésime 1933 en Allemagne furent un modèle du genre.

Trêve d'ironie. Un mot est cruellement absent de cet essai, et qui est néanmoins réellement celui qui fâche, quel que soit le système politique concerné par son emploi : celui de « pouvoir ». Il ne faut pas avoir écrit de thèse ni de roman-fleuve pour comprendre qu'aucune loterie n'empêchera jamais un « élu du sort » de vouloir davantage de cette drogue politique qu'est le pouvoir. Et peu importent en la matière les mécanismes de précaution, les cordons sanitaires dont se ceint la prudente démocratie : l'ambition personnelle, le sans-gêne, l'absence de tout scrupule les broieront et les sectionneront au moment voulu.

Bien sûr, la professionnalisation de la politique que l'on constate chez les élus, dotés de la capacité de changer de portefeuille ministériel comme de chemise, est une absurdité, et son caractère héréditaire tout autant... Dans un petit pays comme la Belgique, où l'on peut-être ministre de grand-père en petit-fils, la situation est à cet égard surréelle. Mais, à l'inverse, en quoi la variable du hasard en politique pourrait-elle avoir des vertus supérieures à celle qui est en œuvre dans un autre domaine où ce même hasard règne en maître : les jeux ? Van Reybrouck – qui n'est pourtant pas principalement rétif à un certain bon sens, il faut le lui accorder – n'a semble-t-il pas expérimenté la maxime populaire : « C'est toujours la banque qui gagne. » Il n'a certainement jamais non plus observé les séries d'une roulette. Il saurait, sinon, qu'il est *archi-faux* de croire qu'une sélection aléatoire peut jamais être équitable et juste. Elle l'est d'autant moins quand elle est censée répondre à une attente, émanât-elle d'un ludopathe ou d'un électeur *lambda*. Ainsi, quelle retorse cruauté il y aurait à ne

jamais voir l'aveugle destin sortir du sac électif le numéro de tombola d'un type vraiment motivé et futé de surcroît. Pourquoi celui-là devrait-il se taire sous prétexte qu'il n'a pas été désigné ?

Se rendre aux décrets de la probabilité n'est au fond guère plus fiable que d'écorcher un pigeon pour y lire un avenir poissé de tripes fumantes ; une pratique contemporaine à l'âge où, selon certains, s'exerçait la démocratie idéale. C'est là, par parenthèse, un autre travers des démocratomanes : toujours vouloir la ramener avec le modèle antique et établir des parallèles historiques entre notre époque et des temps où les problèmes ne se posaient *en rien* de la même façon. Moi, je veux bien revenir à la pensée de Platon, d'Aristote ou des Épicuriens, à fond ; mais alors, avant de m'en fourrer les échafaudages théoriques en tête, que l'on me réinstalle dans les contextes environnementaux et sociaux où ces heureux-là évoluaient : des villes avec des limites claires, des populations admises et non-admises, des temples tout propres et des citoyens philosophant par deux, l'un montrant le ciel et l'autre le sol, qui ne connaissaient ni le stress ni la pollution ni le mauvais cholestérol ni la précarité professionnelle. À vivre ainsi, je consens volontiers à devenir un agoraphile, discutant caverne, idéaux-types et ataraxie.

Que l'on cherche des modèles dans le passé ou que l'on renifle du côté des prospectives, la quête du meilleur système fait partie des nombreuses illusions qu'entretient la démocratie auprès de ses thuriféraires. Ce miroir aux alouettes n'est pas le seul. Le plus néfaste d'entre eux est celui qui consiste à persuader chaque individu que *tout lui est possible*. En démocratie parfaite, en effet, il sommeille un Baudelaire en chaque analphabète, un Rocco Sifredi en chaque impuissant, un Sergueï Boubka en chaque handicapé moteur, une Maria Callas en chaque Jennifer. Le stade suivant serait-il de prétendre qu'en n'importe qui il y a l'étoffe d'un décideur ? Primo, cela n'est pas de la politique, cela s'apparente à du *management*, à un discours de *coach* : « Tu peux le faire, mon gars, tu dis pas que des conneries, vas-y, donne ton avis, monte sur la table et mets une tournée tant que tu y es ». Secundo, « n'importe qui », c'est vous, c'est moi, et jusque-là tout va bien ; c'est aussi, avant de se faire pincer, des Marc Dutroux et des Michel Fourniret. On peut toujours se dire que ces deux-là auraient sans doute trouvé des dérivatifs plus sains que l'enlèvement, le viol et le meurtre s'ils s'étaient plutôt passionnés pour des questions de santé publique, d'écologie ou de haute finance. On peut surtout se dire

que du petit « n'importe qui » au grand « n'importe quoi », le pas peut très vite être franchi.

Bref, à l'instar des pseudo-brûlots prônant la posture de l'indignation, gageons que cet ouvrage remportera une large audience, fera des émules et inspirera des initiatives pleinement adaptées à notre modernité béate. Dans cent ans, peut-être, bien après l'avènement de la tombolacratie, quelque ultime politologue lucide constatera, avec un haussement d'épaules : « Avant, la démocratie, c'était juste un grand bordel. Grâce à Van Reybrouck, elle est devenue un casino... »

Frédéric SAENEN

David VAN REYBROUCK, *Contre les élections*, traduit du néerlandais (Belgique) par Isabelle Rosselin et Philippe Noble, Babel, Collection « Essai », 220 pp.